

LE FANTASME ESCAMOTABLE

Note de Daniel WEISS, qui a dactylographié ce texte à partir du manuscrit : (...) C'est le texte d'une conférence prononcée à Strasbourg. La date n'en est pas précisée, mais les ouvrages cités laissent à penser qu'elle remonte à 1985 ou 1986 (peut-être dans le cadre du séminaire Désir et Fantasme qui se tenait à Strasbourg à ce moment-là). Les mots ou expressions en italiques sont soulignés dans le texte manuscrit. Je ne suis pas parvenu à déchiffrer quelques mots, je les indique en italiques entre crochets.

J'espère que ma petite note introductive vous aura incité à lire le livre de Jeffrey Masson *Le Réel escamoté*. C'est un très mauvais ouvrage et c'est pourquoi il faut le lire. Il faut se méfier de notre tendance – encouragée par les principes de l'enseignement universitaire – à ne lire que de bons ou très bons livres. Cela nous incite à une attitude de dévotion à l'égard du texte écrit que ne mérite aucun auteur, aucun texte, même s'il s'agit de la Bible. On en arrive à ne même plus s'apercevoir des bourdes absolument fantastiques quand un auteur a été placé au-dessus de tout soupçon.

Pour vous mettre en éveil je vais donc vous lire – à titre d'exemple – la fin du chapitre sur Ferenczi :

« Ferenczi fait ici allusion à la déception de Freud lorsqu'il se convainquit que les "scènes" de séduction qu'il avait d'abord crues vraies étaient des mensonges. Mais il n'y avait là aucune raison d'être déçu car personne n'avait menti à Freud. Ce qui est décevant c'est son incapacité à croire ses patients, car ils lui disaient la vérité. Les mensonges venaient de Freud et de tout le mouvement psychanalytique. Ferenczi, en 1932, fut le seul homme à n'être pas complice de ce mensonge. »

Comme vous avez pu le lire, notamment dans une interview donnée à *L'Ane*, Jeffrey Masson est un personnage extrêmement brillant, polyglotte, grand voyageur, ayant fréquenté la rue d'Ulm, faisant des études sanskrites et hébraïques, se lançant dans des études approfondies sur les origines du mouvement psychanalytique, travaillant maintenant sur la psychiatrie du XIXe siècle. Il a reçu une formation psychanalytique et les instances psychanalytiques les plus élevées lui permettent notamment d'avoir accès à la correspondance Freud-Fliess dont il a fait l'image que vous savez. Bref, en lisant *L'Ane*, on pourrait se demander s'il n'est pas encore plus brillant que son interlocuteur, J.-A. Miller lui-même.

Par un ami américain, j'ai eu connaissance des réactions qu'ont suscitées les travaux de Masson. Elles sont considérables dans tout le milieu analytique et le milieu intellectuel. Il s'agit d'une véritable lame de fond. Ce qui m'a paru le plus étrange c'est la débilité des critiques qui lui ont été adressées. Pris très au sérieux par les ennemis de la psychanalyse, mais ceux qui l'attaquent ne valent pas mieux : Masson est décrit comme un personnage narcissique, ambitieux, et n'ayant pas une assez longue expérience de la psychanalyse pour avoir un avis respectable sur le fameux traumatisme sexuel infantile. Et les grands pontes de la psychanalyse d'argumenter gravement sur la fréquence du dit traumatisme dans l'enfance des névrosés.

Bref, les psychanalystes sont entrés entièrement dans la problématique posée par Jeffrey Masson, celle qui tend à opposer "fantasmes" et "réalité", "fantasme" étant donc le synonyme de "non réel", "faux", "menteur", "imaginaire", "futile" [*un mot illisible ici, peut-être "théorie"*] "fiction". Or ceci, me semble-t-il, ne pourrait être accepté par aucun

psychanalyste lacanien... ! Et pourtant cet infime détail semble avoir échappé à l'interviewer de *L'Ane*. Ce qui ne va pas sans nous interroger, nous aussi, nous qui croyons parfois que nous sommes, grâce à Lacan, à l'abri de certaines âneries.

Ce qui est tout à fait étrange c'est que la discussion autour des théories de Masson en vient pratiquement à établir ou à réfuter l'existence et la fréquence des séductions et agressions sexuelles. Or, il est évident qu'en toute rigueur, il suffit *qu'une seule fois* des troubles névrotiques se manifestent alors qu'il n'y a eu ni agression ni séduction sexuelle, pour que la théorie du traumatisme ne puisse être invoquée en tant qu'étiologie. C'est du reste précisément en cela que la démarche de Freud doit être déclarée *scientifique* au sens où K. Popper parle de la science. Freud a, au sens le plus strict, appliqué le principe de la *falsification* à l'égard de son premier énoncé sur l'hystérie. Falsification ne voulant pas dire *rejet* du dit énoncé, mais nouvelle formulation permettant de commenter un événement de façon plus précise et féconde.

Je m'explique. Telle patiente n'a subi aucun traumatisme sexuel de la part de ses parents et nous le confirme toujours après plus de cinq années d'analyse. Mais j'apprends aujourd'hui qu'elle est la seule dans ce cas dans une fratrie de six enfants, tous les autres ayant été battus comme plâtre et traités avec un sadisme évident par le père. Si elle ne m'en a pas parlé jusqu'alors c'est, dit-elle, parce que ça c'était le problème des autres, pas le sien. Pourtant, c'est bien en raison du fantasme « Mon père va me battre, me violer » qu'elle a été contrainte, pendant toute son enfance, d'être la plus jolie, la plus intelligente, la plus artiste, etc... Et aussi qu'elle a gardé la conviction que sa réussite actuelle est non seulement une tricherie, mais aussi, et surtout, une lâcheté, liée au refus de se plier au fantasme évidemment sadique de son père. Alors cet affrontement, elle a bien fini par l'assumer à l'adolescence, en affichant une liaison avec un Maghrébin, de façon à bien choquer le père, et aussi en échouant à ses examens de Faculté. Mais, bien entendu, ce n'est pas cela qui a suffi à lui faire rencontrer son fantasme. Car si le fantasme a été agissant, c'est seulement dans la mesure où il était inconscient parce que désiré (« il ne me concerne pas, il concerne mes frères et sœurs »). Il a agi comme un "charme" et le charme aurait été rompu si, dans l'enfance de ma patiente, le père avait eu le moindre geste d'impatience, une simple gifle, insignifiante comme on dit, mais qui aurait été précisément signifiante... de ce que la petite fille avait une place comme tout autre dans la fratrie. Fantasme donc d'autant plus fort que pas de traumatisme réel.

Prenons un cas inverse. Telle autre patiente a subi le maximum de l'agression séduction sexuelle puisqu'elle ne peut même pas situer à partir de quel âge elle avait régulièrement des relations sexuelles avec son père. Il en était de même pour ses deux sœurs, et ceci avec la complicité évidente de la mère qui faisait des ménages pour que tout ce petit monde puisse vivre dans un état de misère effroyable (parce que le père, après avoir été flic quelques années, ne travaillait plus). Ceci a eu des conséquences dramatiques pour une des sœurs qui s'est jetée dans un puits, et pour l'autre sœur qui a des troubles psychiques très graves. Mais pour ma patiente, finalement, elle ne s'en est pas si mal tirée. Elle a travaillé quelques années chez Mme Claude, c'est-à-dire dans la prostitution de luxe. Elle a fini par épouser un homme très riche et très puissant et elle fait assez bonne figure dans la haute bourgeoisie qu'elle fréquente. Pourquoi ? Et bien ma patiente me l'a expliqué comme si j'étais un peu demeuré de ne l'avoir pas compris : « Monsieur, me dit-elle, ce qui s'est passé c'est que j'ai dénoncé mon père à la police pour la simple raison que je commençais à prendre du plaisir à ces relations sexuelles avec lui. » Autrement dit, c'est bien parce que l'agression sexuelle allait cesser d'en être une que ma patiente a mis fin à cette histoire, tout de même peu

banale. Car il ne s'agit pas de sous-estimer l'importance de l'événement historique dont la réalité est indiscutable, mais ceci ne doit pas nous fasciner au point de méconnaître que l'événement n'a de portée qu'en fonction de la place qu'il occupe pour nourrir et entretenir le fantasme.

Il est bien certain qu'il n'y a aucune psychanalyse possible sans théorie sur le fantasme, sans l'idée que le fantasme, notamment à la faveur d'une analyse, puisse être remanié. De là à en conclure que les psychanalystes ont besoin du fantasme parce que c'est avec cela qu'ils tiennent boutique, il n'y a qu'un pas, vite franchi par tous ceux qui nous mettent dans la catégorie des marchands d'orviétan. D'où la crainte que j'ai évoquée que le fauteuil du psychanalyste soit un siège éjectable. Et après tout, cela n'est-il pas un fantasme qui habite le psychanalyste ? C'est ce que nous devons étudier.

On comprend bien pourquoi Freud, à l'aube de la psychanalyse, a avancé la théorie de la séduction, du traumatisme sexuel infantile. C'est pour une raison très simple, c'est parce qu'il se voulait un scientifique, et que la science, en cette fin du XIXe siècle, était bien persuadée que sa vocation était d'accéder au *réel*. Idée que n'a jamais complètement abandonnée Freud, idée qui reste la plus répandue. Alors peut-être bien que la première question à se poser est de savoir s'il ne s'agit pas là d'un fantasme, le fantasme du scientifique.

Ainsi la démarche première de Freud, celle qui tendait à établir un lien de causalité entre traumatisme sexuel infantile et hystérie, cette démarche s'inscrit tout naturellement dans cette idée que la science se faisait d'elle-même. Mais ce qui appartient à son génie propre c'est d'avoir su reconnaître que cette théorie du traumatisme ce n'était pas la sienne mais celle des hystériques. Et cette théorie il a appelé ça le fantasme.

Nous ne pouvons échapper à l'accusation d'être des illusionnistes pour la seule raison que nous touchons de près à l'illusion. Et puisque je vous proposais tout à l'heure de porter attention à un livre mauvais, je ferai allusion maintenant à autre chose, mais non moins stupide, dit devant des millions de téléspectateurs par un savant, Debray-Ritzen, en colère contre les psychanalystes. Il a sorti comme ça l'argument massue, qui fait figure de démonstration, sur la très grande fréquence des jumeaux homozygotes qui sont homosexuels l'un et l'autre. Ce qui est tout à fait étonnant dans l'affaire, c'est que l'argument fait mouche (et d'ailleurs c'est bien pour cela qu'il est donné). Chacun se prend à penser que ce fait efface toutes les billevesées des psychanalystes. Et je ne suis pas persuadé que des psychanalystes eux-mêmes, en une telle circonstance, ne sentent pas souffler le vent de la défaite. Il est en tout cas infiniment probable que les propos de Debray-Ritzen (et ceux de Masson) sont liés à leur conviction profonde et presque certainement sincère, honnête, qu'ils disent là quelque chose de *vrai*, de *sérieux*.

C'est là qu'il y a quelque chose de très important à saisir. Si ces personnages étaient d'ordinaire crapules, cherchant à manipuler un public crédule pour vendre leurs livres et conquérir de la gloire, il est probable que ça ne marcherait pas aussi bien leur affaire. Or, si nous sommes tous plus ou moins ébranlés, ne fût-ce qu'une seconde, c'est bien parce qu'ils touchent à notre *fantasme* concernant le *réel*.

Il est évident que l'affaire des jumeaux homosexuels n'ébranle en rien la psychanalyse. Parce que pour Freud, l'anatomie c'est le destin, parce que l'enfant, dit Lacan, est situé d'abord dans le désir de ses parents et dans une lignée symbolique, on n'a aucune

raison de penser que les jumeaux homozygotes fonctionnent différemment, d'autant que le jeu de miroir qu'ils se renvoient ne peut que les enfermer dans une même isolation. Surtout nous avons toute raison de penser qu'ils occupent la même place dans le *fantasme de l'autre*. Et bien plus, le fantasme de l'autre se trouve renforcé du fait même qu'ils sont jumeaux. Pensez donc au Dr. Mengele ! Il ne faudrait pas pour autant en conclure que la gémellité favorise le masochisme et offre les jumeaux aux expérimentations du fameux Docteur. D'autant que nous n'avons aucune raison d'accuser celui-ci de sadisme. Il continue sa vie heureuse et honorable malgré l'opprobre. Car c'est ainsi. En dépit d'un patrimoine génétique identique, et d'une même histoire infantile, un tortionnaire peut devenir un honnête bourgeois.

Proposition qu'il faut aussitôt retourner : un honnête bourgeois peut devenir un tortionnaire. Je ne dis pas cela seulement pour faire échec aux théories de Debray-Ritzen qui rejoignent celles de Mengele. Je dis cela aussi pour les psychanalystes, trop prompts à trouver des explications psycho-génétiques qui sont aussi absurdes que les théories organo-génétiques. Pour en finir avec cette histoire de jumeaux homozygotes, disons qu'il suffit qu'une seule fois on trouve un jumeau homosexuel et l'autre homosexuel pour que non seulement les théories de Debray-Ritzen, mais aussi celles qu'on entend habituellement énoncer par les psychanalystes, ces théories se trouvent entièrement controuvées, pulvérisées. Et, tout de même, ce cas n'est pas bien difficile à trouver.

Bien sûr, nous, les lacaniens, nous allons dire que nous avons une théorie plus fine, que des jumeaux n'ont pas le même prénom, qu'on aura raconté que l'un est né avant l'autre, que l'événementiel a pu être différent etc... Il n'empêche. La bêtise ne nous épargne pas. L'autre jour, je faisais remarquer à quelqu'un qui avait réuni un remarquable sottisier des choses dites par les psychanalystes qu'il aurait du aussi faire le sottisier des conneries dites par les lacaniens.

Pour ma part, j'en possède un, et très fourni, mais je ne vous le donnerai pas pour la simple raison que si je le faisais on m'accuserait de faire de la politique contre le groupe d'à côté. Et puis je m'exposerais à ce qu'on fasse le sottisier de mes copains et de moi-même, ce qui serait bien désagréable.

Il ne faudrait pourtant pas que nous escamotions le débat sur la bêtise. Gluksmann n'a pas de difficulté à la dénoncer, mais il passe à côté de l'essentiel parce qu'il oppose la bêtise à l'intelligence. Or la bêtise c'est tout autre chose, ce n'est pas une question de Q.I. ou de travail, de réflexion. C'est une passion, et une passion particulièrement tenace si on en juge par le nombre de sottises qui ont été dites par des gens intelligents.

Lacan en a dit quelque chose dans *Télévision*. Il disait que «La canaillerie, ça débouche sur la sottise ». Il n'en a pas dit plus. Tout ce que nous pouvons en dire de plus c'est qu'il l'a dit, bien sûr, à celui qui l'interviewait. Et il le disait aussi à nous tous qui l'écoutons, qui le lisons. Pour ma part j'ai interprété ça un peu bêtement, j'ai pensé que ça discréditait les canailles parce que ceux-là disaient des bêtises. Et bien, je me trompais, il est évident que les pires bêtises peuvent être dites publiquement [*deux mots manquent*] ça ne discrédite jamais quelqu'un !

Aujourd'hui je dirais : *au contraire* ! Et il me semble que cela mérite d'arrêter notre attention un moment. Parce qu'il ne suffit pas de s'esclaffer, se scandaliser par le spectacle que nous donnent par exemple les hommes politiques dont la popularité ne fléchit nullement

quand ils disent des bêtises et des platitudes. Parce que ça se passe aussi chez nous, cela mérite qu'on s'interroge.

Cela tient à ceci, c'est que le « moi Idéal » du psychanalyste, comme de l'intellectuel en général, c'est l'intelligence. Il faut absolument être intelligent, se montrer le plus intelligent possible. Ça ne se discute pas. Mais ça, c'est la dimension *imaginaire*, celle qui concerne le *Moi* et ses idéaux. Mais il y a lieu d'opposer la dimension *symbolique*, à celle de *l'exercice de l'intelligence*. Or rien n'est plus *dénarcissant* que l'exercice de l'intelligence. Freud l'avait bien noté que Galilée d'abord, Darwin ensuite en avaient fichu un sacré coup pour l'orgueil de l'homme en lui montrant la toute petite place qu'il occupe dans l'univers. Et il disait que les psychanalystes, après la découverte de l'Inconscient faisaient de même. Mais ça ne suffit pas de dire les choses ainsi, parce que le savant peut après tout se renarcissiser devant le spectacle de sa découverte et donc de sa propre intelligence.

Avec la pratique de la psychanalyse c'est de toute autre chose qu'il s'agit ! Parce que c'est à chaque moment que nous sommes confrontés à notre peu de savoir, notre peu de technique et surtout au fait que ce que nous réussissons de mieux c'est toujours en dehors de toute maîtrise et presque à notre insu. Quand un analysant vous dit : « Un jour vous m'avez dit que... » est-ce que vous ne tendez pas le dos en attendant qu'il vous raconte une énorme bêtise ? Il arrive d'ailleurs qu'on ait jamais dit une chose pareille, qu'on ne peut pas l'avoir dites. Mais ça ne fait rien, puisque c'est ça qu'il a entendu, et d'ailleurs que ça a eu, il nous l'assure, les effets les plus positifs. Mais tout de même, cela est bien gênant, bien blessant. D'autant plus que nous ne pouvons pas nous dispenser d'en faire la théorie ! De faire la théorie de ce qui marche et de ce qui ne marche pas dans les cures que nous conduisons. La théorie de ces interventions bizarres, souvent boiteuses que nous avons faites. Lacan disait : c'est quand le psychanalyste dit une bêtise que les analyses avancent. Il parlait ainsi de lui.

Et bien ! ce que nous arrivons à formuler en théorie sur un cas est toujours ou presque, très médiocre, très insuffisant. Je ne dis pas ça par modestie, vraie ou fausse, car je suis au contraire persuadé être de ceux qui y réussissent le mieux. Mais c'est très insuffisant pour la seule raison que les avancées théoriques les plus sophistiquées, les plus savantes, sont très en deçà de ce qu'il faudrait pour donner une interprétation à peu près cohérente d'un cas. Du reste je ne vois pas du tout comment il pourrait en être autrement. Dans un demi-siècle, il est probable qu'on sera beaucoup plus avancé, qu'on ne se contentera pas de réciter seulement Freud et Lacan. Et puis, s'il n'en était pas ainsi, si nous étions en possession d'une théorie achevée, nous ne serions que les officiants d'une doctrine et je ne vois pas du tout quel intérêt nous soutiendrait encore dans la pratique de la psychanalyse.

Je ne perds pas de vue la question du fantasme puisque je suis en train de vous parler du désir de l'analyste. Je mets en question son *fantasme de propriété*. Il s'agit de la *propriété de la théorie analytique*. On en parle beaucoup dans les milieux analytiques. On dit même que nous sommes les *héritiers* de Freud, ou de Lacan, que nous sommes leurs *fils*, et chacun de rivaliser de *légitimité*. Et chacun de rivaliser, en oubliant tout simplement ce que Lacan disait : « *Il n'y a pas de propriété intellectuelle* ».

Ce qui est très curieux, avec les œuvres des psychanalystes, c'est qu'une telle propriété semble brûler les doigts des héritiers. Un demi-siècle après la mort de Freud, nombre de ses œuvres ne sont toujours pas traduites en français. Quant à l'établissement des séminaires de Lacan, au train où vont les choses, leur publication sera achevée en l'an 2030. C'est à cela qu'on s'aperçoit que le Droit dit quelque chose : la jouissance d'un bien, ça signifie seulement

qu'il est interdit aux autres d'y toucher. Mais pour le propriétaire lui-même le Droit ne dit *rien*, si ce n'est « *usus, fructus et abusus* », c'est-à-dire que la possession d'un bien c'est l'imaginaire.

Le fantasme de propriétaire que peut avoir le psychanalyste, c'est celui de se servir de la théorie comme un "vade-mecum", qui lui permettrait de se sortir des situations embarrassantes que lui pose sa pratique. Avec en arrière-plan l'idée que plus il en aura, mieux ce sera. Et c'est bien là que nous retrouvons cette *canaillerie* qui nous laisse sourds et aveugles devant l'étalement de la *sottise* pour peu qu'elle soit proférée par des maîtres censés détenir le savoir, et censés par conséquent en distribuer des miettes à ceux qui viennent leur faire des courbettes. Il s'agit finalement de considérer la théorie psychanalytique comme un *savoir*, un *bien* dont chacun distribue des bouts à plus petit que soi. Pour dire les choses plus clairement, il s'agit de constituer le savoir comme un objet (a) dont on assure avoir la possession, au moins partielle.

Est-ce cela la fameuse traversée du fantasme dont on parle tant, comme si la psychanalyse didactique avait pour but d'en amorcer l'appropriation par l'élève ? Comprise ainsi, l'analyse didactique ne se distingue en rien d'une épreuve initiatique... et de plus le fonctionnement des institutions ne diffère en rien de celui des sectes. Ce qui implique que soit proposé un modèle de *psychanalyste idéal* ayant accédé à une sorte de sainteté, l'onction pouvant cependant être donnée selon des règles secrètes aux plus jeunes, et selon un cursus hiérarchique. La carrière du psychanalyste se caractérise ainsi par le franchissement des divers gradins de la hiérarchie.

J'ai dit "gradin", mais j'aurais pu dire "gredin", car il ne s'agit alors bien évidemment que du progrès accompli dans la canaillerie. Il ne faut pas s'étonner qu'une telle proposition faite aux élèves ait du succès, et c'est pourquoi je pense qu'il ne faut pas tenter de rivaliser avec les sociétés psychanalytiques voisines, qui proposent un tel cursus. On avait dit que Lacan avait eu une formule bien dangereuse en disant : « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même ». On aurait mieux fait de réaliser qu'en disant de la place du psychanalyste qu'elle est celle de l'imposture, il allait encore beaucoup plus susciter de vocations.

C'est tout de même une fameuse question que celle de l'imposture. Souvent les psychanalystes semblent consacrer l'essentiel de leurs efforts à montrer qu'ils n'ont rien à voir avec l'imposture. Alors ils sont d'un dévouement extraordinaire à l'égard de leurs clients, ils leur consacrent beaucoup de temps et vont jusqu'à en faire théorie. Et puis ils travaillent, ils se réunissent beaucoup. Et aussi ils s'efforcent de construire la théorie en béton armé qui expliquerait tout. Et c'est le dogmatisme. Mais tout ceci n'est pas bien convaincant et ressemble à autant de divagations.

Au fond, le fantasme du psychanalyste ce serait de pouvoir être un scientifique, et c'est là que ça achoppe. Bachelard disait que « les scientifiques constituent l'internationale des travailleurs de la preuve ». Et bien ! Nous n'en sommes pas, et si nous voulons forcer notre talent, nous ne pouvons que nous ridiculiser. Par contre, nous avons quelque chose à dire sur l'administration de la preuve. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé à cet homme dont l'analyste voulait lui administrer la preuve qu'il n'était pas un plagiaire. Cela l'a précipité dans cet "acting-out", assez innocent du reste, qui consistait à aller manger des cervelles dans un restaurant proche de chez son analyste. Il démontrait ainsi que le fantasme, soit celui d'être plagiaire, ça résiste à la preuve, à la démonstration du contraire. Et ceci nous renvoie à la question cruciale, décisive dans toute analyse, celle du complexe de castration.

C'est-à-dire qu'on peut bien savoir que sa mère n'a pas de pénis, ça n'empêche pas que le fantasme continue de lui attribuer le phallus. On sait bien que son propre pénis ne tombera pas, ça n'empêche pas qu'on le craigne etc...

Ceci nous permet de situer notre position à nous analystes. Nous recueillons un *reste*, ce qui subsiste après la preuve, c'est-à-dire le fantasme qui vient nous dire que la question du réel ne se confond pas avec une épreuve de réalité, que le désir est toujours un défi à cette réalité-là. Au fond, ce que les psychanalystes peuvent dire, c'est que le fantasme n'est pas escamotable, et que la seule folie que nous puissions dénoncer, ce serait d'espérer l'escamoter, notamment par l'analyse. Car cet escamotage, ça ne pourrait être rien d'autre que de s'approprier, de faire sien ce fameux objet (a) qui est au bout du fantasme. Finalement c'est à cela que tient cette étrange liberté qui possède le fou alors que lui-même ne la possède plus.

Nous travaillons sur ce *reste* qu'est le fantasme, étant entendu que nous ne l'approchons qu'à travers les *témoins* de ce reste, c'est-à-dire les symptômes, les rêves, les lapsus, les acting-out etc... Mais nous ne sommes pas pour autant ces préposés à la voirie qui auraient pour tâche d'assurer l'évacuation de ce reste, comme on vide les poubelles. Et il y a bien là le lieu même où se joue *l'éthique* du psychanalyste. Si nous nous faisons nettoyeurs de poubelles, si nous faisons la toilette du transfert c'est bien là que nous nous faisons les agents de l'adaptation à la société. Ceci n'étant pas seulement à entendre comme adaptation à la société capitaliste, à l'"american way of life" etc... Pour ce qui nous concerne, nous psychanalystes lacaniens, cette adaptation prend un nom, prend forme de théorie qui est : soumission au discours, *assujettissement*.

Cela se dit ainsi : le Sujet, c'est ce qui se représente par un signifiant auprès d'un autre signifiant (légère déformation de la formule de Lacan). Le Sujet n'a rien d'autre à faire, au cours de son analyse, qu'à reconnaître son assujettissement et à en tirer les conséquences. Au fond, tous les malheurs viendraient de ce qu'on se refuse à cet assujettissement, autre manière de parler de la résistance. Les conséquences, c'est qu'il n'y a d'autre issue pour le Sujet que de s'engager dans le *militantisme* en faveur du discours. Or ceci c'est la position *religieuse*, parce qu'elle établit la supériorité et *l'absolutisme* du discours, de la chaîne signifiante, du texte sacré, Bible ou Ecrits de Lacan.

Mais le fantasme, précisément, ça vient de ce que le sujet échappe au discours. C'est que le fantasme ça dit au moins ceci : « Tu me dis ceci... mais que veux-tu, que me caches-tu ? ». Car le monde n'est pas enfermé dans le symbolique – *sauf dans le discours religieux* – et précisément, le *réel*, le réel lacanien, c'est ce qui échappe au symbolique et à l'imaginaire et c'est ce dont témoigne le fantasme. C'est pourquoi il ne saurait être question pour le psychanalyste d'ignorer le fantasme, mais bien au contraire de le prendre en compte, parce que nous introduisant au cœur même de ce que constitue le réel.

Ce réel, qu'est-ce que c'est ? L'autre jour à Besançon, j'évoquais ce fameux "punctum diabolicum", ce stigmat, ce signe qui témoigne du point où le diable a pénétré dans le corps de la sorcière. Ça a eu des conséquences considérables cette exigence du théologien. Pour la science et son souci du *réel*. Pour la médecine et l'anatomie pathologique. Pour les sorcières, qui finalement ont été déclarées folles, hystériques.

Mais j'aurais pu aussi bien évoquer le fameux "signe de Caïn", qui n'est pas du tout un stigmat infâmant, mais au contraire le signe de la protection de Dieu qui protège ainsi Caïn

contre la colère des hommes. C'est une curieuse histoire que celle de Caïn, parce que tout de même, tout remonte au fait que Yaveh a refusé le cadeau de Caïn, alors qu'il avait accepté le cadeau d'Abel, et ceci a déclenché la fureur meurtrière de Caïn contre Abel. Au moins on peut dire que Caïn et Abel n'étaient pas des jumeaux homozygotes, et les commentateurs expliquent que Yaveh a voulu marquer sa préférence pour le plus faible, le cadet des deux frères. Peut-être, mais peut-être aussi que Dieu préférait le mouton aux céréales. Qui donc peut dire ce qui fait la jouissance de Dieu ?

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que Caïn n'a pas interrogé la jouissance de Dieu et s'en est pris à l'intrus son frère. Ce qui est sûr aussi c'est que les religieux de tous bords en ont tiré la leçon : il vaut mieux tuer son frère que de goûter au fruit de l'arbre de la connaissance. Mais il n'y a pas que les guerres de religions. Les luttes fratricides n'épargnent pas les psychanalystes. C'est que, là aussi, on ne veut pas toucher à l'arbre de la connaissance. On laisse à Dieu le Père l'exclusivité du savoir. Il faut qu'il y ait au moins un Sujet-supposé-savoir, qu'on ne s'autorisera pas à destituer de sa jouissance supposée.

La dévotion à l'égard du Sujet-supposé-savoir ne peut pas s'expliquer chez les psychanalystes par de simples considérations sociologiques. J'avais été très intéressé quand Pierre Legendre m'a expliqué que le dogme de l'infaillibilité pontificale n'était nullement destiné à asseoir l'autorité du pape, mais au contraire à la limiter. En effet ça oblige le pape à ne pas trop se contredire, à tenir compte de ce qu'il a dit avant, lui ou un autre pape. C'est une limite à l'arbitraire. Mais chez nous psychanalystes, ce n'est pas, ce ne peut être un but. Néanmoins, il n'est pas douteux que les lacaniens ont, à l'égard de la citation lacanienne, un respect, une dévotion dont on chercherait en vain l'équivalent chez les exégètes, théologiens, rabbins et talmudistes. Il est certain que c'est pour lui-même que le psychanalyste tremble. S'il perd la rampe, ne va-t-il pas sombrer dans les ténèbres, le chaos ? Cela dit, s'il y a quelque chose de stupéfiant dans ce rapport au texte lacanien, on n'a pas moins à s'étonner que tant d'analystes évidemment formés par Lacan, passent ensuite le reste de leur vie à expliquer qu'ils ne doivent rien à Lacan. Il y a deux fortes institutions qui sont fondées sur ce principe.

Ceci pour parler non pas des mœurs de notre métier, mais pour souligner que le fantasme s'y met en acte, et bien entendu principalement autour de la question de la filiation. On fantasme sans doute toujours qu'on est le fils préféré et fidèle, à moins qu'on ne fantasme qu'on est le fils d'un autre roi, ou le fils de personne. Le souci de poursuivre de telles démonstrations ne peut que conduire à la bêtise.

Et la bêtise on ne peut en sortir qu'en reconnaissant qu'on est personnellement la proie du fantasme, et qu'on n'évite pas le fantasme en attendant de la psychanalyse qu'elle l'exorcise. Si on n'étudie le fantasme que pour le débusquer, le traquer, le dénoncer, le réduire, on ne fait rien d'autre que céder à un autre fantasme qui serait celui de la possibilité d'un *accès direct au réel*. C'est cela finalement le fantasme de Jeffrey Masson. C'est cela aussi le fantasme de ceux qui attendent de l'enseignement de Lacan (celui de la fin bien sûr) qu'il donne le mathème du réel.

Copernic avait l'habileté politique peut-être, mais plutôt la prudence du savant quand il disait : « Je ne prétends pas que la Terre tourne sur elle-même, ni autour du soleil. Ce serait contre le bon sens. Mais j'en fais l'hypothèse, parce que c'est plus commode pour faire les calculs ! ». On ne saurait mieux dire ce qu'est la fonction du *mathème*, celle de faciliter les

choses pour permettre d'aller plus loin. Mais sans pour autant prétendre qu'on ait un accès au réel.

Cette époque a fait un grand pas vers le réel. Jusqu'alors on considérait que les jeux de la lumière à travers l'eau, l'air, les marais, créaient autant d'illusions qui masquaient l'approche du réel. On utilisait pourtant les lentilles que les artisans [*un mot illisible*] fabriquaient, mais on ne les étudiait pas [*un mot entre parenthèses illisible*]. L'homme qui a découvert les lois du passage de la lumière à travers les surfaces optiques fut Kepler. Evidemment ça doit avoir un rapport avec le fait que lui-même était myope comme une taupe. Mais la découverte des dites lois de l'optique a permis bien des choses, et notamment à Galilée de construire sa lunette astronomique.

Le fantasme pour nous c'est un peu comme une lunette. Ça fait voir une réalité transformée, mais ça la fait voir tout de même. A cet égard il vaut mieux être myope, c'est-à-dire savoir que, sans lunettes, on ne voit pas, de toute façon, pas bien loin et pas bien net.

C'est donc pour la réhabilitation du fantasme que je suis venu plaider, mais sachant bien, - votre programme l'indique – que je suis venu prêcher des convertis.